

JULIETTE DROUET

(1806-1883)

« D'UN AMOUR QUI FUT FAUTE ET QUI DEVINT VERTU »

En 2016, il est à la mode de publier des lettres d'amour. Nous pouvons lire dans les éditions Gallimard, la correspondance de François Mitterrand, l'amoureux des lettres, à sa maîtresse, au total mille deux-cent dix-huit lettres dont certains poèmes, adressées à Anne Pinget et à sa fille Mazarine. Jusqu'à cette ultime lettre, de septembre 1995 : *« Mon bonheur est de penser à toi et de t'aimer. Tu m'as toujours apporté plus. Tu as été ma chance de vie »*. Cette lettre fait penser à la correspondance de Juliette Drouet à l'amour de sa vie : Victor Hugo. Juliette reste à ce jour l'une des plus grandes épistolières amoureuses : plus de vingt-deux mille lettres à son cher Victor.

Si Juliette Drouet ne fut pas l'unique femme de sa vie, elle fut son inspiratrice, sa collaboratrice, son âme sœur et l'amante d'une liaison de cinquante ans.

Juliette Joséphine Gauvin, dite Juliette, naquit à Fougères le 11 avril 1806. Elle était la fille d'un tailleur de cette ville, ancien Chouan, et

de Marie Marchandet. Orpheline très tôt, ce fut son oncle René-Henri Drouet, lieutenant des canonniers garde-côtes qui la recueillit ; aussi prit-elle son nom. À dix ans, il la fit élever chez les Bénédictines de Picpus à Paris. Peu désireuse de prendre le voile, elle quitta le couvent en 1822. À dix-neuf ans, elle devint l'élève, le modèle et la maîtresse du sculpteur genevois Jean-Jacques Pradier, dit James (1790-1852). Ce dernier immortalisa la beauté de Juliette sous les traits de la statue « Strasbourg », place de la Concorde à Paris et de celle



de « Vénus » à Orléans.

De cette liaison naquit en 1826 une fille prénommée Claire que Pradier ne reconnut pas, sans toutefois nier sa paternité.

En 1827, le sculpteur, las de cette relation, envoya Juliette à Bruxelles pour étudier l'art dramatique et elle devint rapidement une fille aux mœurs légères qui cachait une grande âme. De retour à Paris, en 1831, elle obtint quelques rôles dans la capitale et en province. Femme à la mode, on lui prêtait beaucoup

de liaisons, parmi lesquelles celle du prince Demidof qui l'entretint sur un grand pied et l'installa richement rue de l'Échiquier.

Alphonse Karr (1808-1890), écrivain français et personnalité originale de la monarchie de Juillet se vantait d'avoir écrit sur elle et d'après elle un odieux roman : "Une heure trop tard". Félix Harel, dont elle fut également la maîtresse, l'engagea pour jouer le petit rôle de la princesse Négroni dans *Lucrece Borgia*.

C'est le 26 mai 1832, dans un bal d'artistes, qu'elle apparut pour la première fois à Hugo : «*Blanche avec les yeux noirs, jeune, grande, éclatante*».

Le 17 février 1833, le poète, fidèle jusqu'ici à sa femme Adèle, devint l'amant de Juliette. Il écrivit pour elle le rôle de Jane de «*Marie Tudor*» mais une cabale contre la jeune femme, lors de la première représentation, l'empêcha d'achever son rôle. Victor Hugo la fit entrer à la Comédie Française mais ne lui confia aucun rôle. La carrière théâtrale de Juliette fut dès lors définitivement terminée. Elle s'en attrista, Hugo s'en félicita. Depuis le début de leur relation, affreusement jaloux, il voulait ramener Juliette dans le droit chemin. Il lui fit quitter son prince russe Demidof, sa vie luxueuse et ses relations équivoques.

Pour plaire à son amant qui était peu fortuné, elle vendit ses bijoux et ses meubles somptueux et s'efforça de sortir de ses problèmes d'argent. De sa vie antérieure, elle avait, en effet, gardé de nombreuses dettes. Les débuts de leur relation furent très difficiles. Hugo ne cessait de lui reprocher son passé. Dans les premiers mois de 1834, elle fit une tentative de suicide et plusieurs de séparation. Le 3 août 1834, Juliette partit pour Saint-Renan en Bretagne près de Brest; mais Hugo la rejoignit rapidement et, le 8 août, dans l'église de

Saint-Renan, ils s'unirent devant Dieu par des liens mystiques. Le 10, ils rentrèrent ensemble à Paris.

Le poète éprouva le besoin de se retrouver seul avec elle. Ils partirent pour la belle vallée de Bièvre où Hugo avait abrité ses belles années des «*Feuilles d'automne*» au temps où il écrivait «*Ici durent longtemps les fleurs qui durent peu*» ; puis ils louèrent une chambre au hameau des Metz sur le sommet de la colline qui domine le village de Jouy. La famille Hugo, répondant à une invitation des Bertin, s'installa de son côté aux Roches, près de Bièvre, le 3 septembre. Les deux amants se retrouvaient dans les bois et déposaient parfois leurs lettres dans le tronc d'un vieux châtaignier. Le beau poème des «*Chants du Crépuscule*» (XXIV) : «*Oh! Pour remplir de moi ta rêveuse pensée*» est daté du 19 septembre 1834, neuf heures et demi du matin, sous le châtaignier.

La belle pièce des «*Chants du Crépuscule*» : «*C'était une humble église au cintre surbaissé, L'église où nous entrâmes*».

C'est l'église de Bièvre où les deux amants prièrent ensemble le 25 octobre 1834.

De 1834 à 1851, Juliette a complètement renoncé à tout son luxe antérieur et ne vit que pour le culte de son poète qui lui a loué un modeste appartement au 4 bis de la rue Paradis, dans le Marais. En 1836, elle déménage et va habiter au 14 rue Saint-Anastase, près de la place des Vosges. Juliette, de plus en plus éprise de Hugo, prend le parti de vivre en adoration perpétuelle devant lui. «*Je fais tout ce que je peux pour que mon amour ne te dérange pas. Je te regarde à la dérobée. Je te souris quand tu ne me vois pas. Je mets mon regard et mon âme partout où je*

voudrais mettre mes baisers : dans tes cheveux, sur ton front, sur tes yeux, sur tes lèvres, partout où les caresses ont un libre accès...» Elle l'entoure de soins matériels et accepte de s'improviser pour lui cordon bleu, tailleur ou infirmière, de copier inlassablement les manuscrits du maître qu'elle est seule à savoir bien déchiffrer. Il n'y a plus pour elle de monde extérieur. Elle s'astreint à ne jamais sortir seule mais uniquement avec son amant. Sa seule occupation est de penser à son poète, de l'attendre, de lui écrire : «*Il y a aujourd'hui sept ans que je me suis donnée à toi pour toujours, il y a aujourd'hui sept ans que je bénis Dieu de m'avoir donné ton amour, il y a aujourd'hui sept ans que je vis, que je sens et que j'aime. Merci mon adoré, merci mon Toto, c'est à toi que je le dois, merci, merci, à genoux.*» (Juliette 17 février 1840).



En 1840, Juliette assiste avec Victor Hugo au retour des cendres de Napoléon. Dans les années 1840, elle l'accompagne aussi dans ses voyages, de longs mois passés à découvrir les bords du Rhin, la Suisse, l'Espagne et diverses régions de France.

Le 2 mars 1846, sa fille Claire Pradier échoue à son examen d'institutrice et en éprouve un immense chagrin. C'est le dernier coup porté à

sa santé délicate. La jeune fille décline rapidement et meurt tuberculeuse le 21 juin 1846. Elle est enterrée à Saint-Mandé selon son désir. Juliette et Hugo ont été très éprouvés par cette mort. Hugo avait beaucoup d'affection pour Claire : «*Si tu savais la place que vous tenez, ta Claire et toi, ma bien-aimée, dans mes dernières pensées de chaque soir...*» (Lettre à Juliette le 15 juin 1846).

Quant à Pradier, il n'avait jamais rempli ses devoirs envers Claire. Marié et père d'autres enfants, il lui interdisait de l'appeler «*père*» et de lui écrire. Il promit cependant de lui sculpter un magnifique monument, mais il ne le fit pas, et, en 1852, ce fut Victor Hugo qui paya le tombeau de Claire.

Depuis mai 1844, Hugo avait une nouvelle maîtresse Léonie Biard, belle et jeune, femme de lettres cultivée, épouse du peintre Auguste Biard. L'aventure faillit tourner au drame. Surprise en flagrant délit d'adultère avec Hugo, madame Biard fut incarcérée. Hugo, en tant que Pair de France, fut épargné et regagna ses pénates ! Léonie, ayant passé quelques mois en prison à cause et pour son poète et considérant qu'elle avait payé le prix fort, se sentait quelques droits sur le grand homme. Juliette, elle, ne savait rien des amours parallèles de son écrivain. Le 28 juin 1851, Léonie eut la méchanceté d'envoyer à Juliette quelques lettres d'amour que le poète lui avait écrites. Juliette apprit que cette liaison durait depuis sept ans et fut complètement effondrée. Il faut dire qu'elle était loin de se douter de la trahison de Hugo. Voici un extrait de la dernière lettre datée du 20 mai 1851 envoyée par Hugo à Juliette avant que celle-ci n'apprenne la longue liaison

du poète avec madame Biard, le 28 juin : «... Je leur demande d'obtenir de Dieu qu'il nous mesure, à toi et à moi, les mêmes heures de façon que nous arrivions ensemble à la dernière de cette vie et à la première de l'autre ! Sortir et entrer le même jour, s'aimer à jamais, voilà le vrai avenir des âmes. C'est le nôtre. J'y crois... »

Hugo dut choisir entre les deux femmes et ce furent les événements politiques qui apportèrent à cet imbroglio un dénouement. L'Histoire choisit Juliette. En effet, Juliette fut le sauveur de Hugo au lendemain du coup d'état de Napoléon III (2 décembre 1851). Elle le cacha cinq jours chez monsieur de Montferrier, lui procura un passeport au nom de Lanvin, des vêtements d'ouvrier imprimeur, lui fit quitter Paris et vint le retrouver à Bruxelles. Là, toujours discrète, elle ne vivait pas avec lui mais près de lui. Le 18 juillet 1852, elle prépara son départ pour Jersey où ils arrivèrent le 5 août. A Jersey, Hugo présidait chez elle des dîners de proscrits, assisté de ses fils qu'elle gâtait autant que leur père. Puis ce furent Adèle, sa fille et Madame Hugo qui acceptèrent ses bons offices.

Le 31 octobre, elle le suivit à Guernesey.

En exil, Juliette vécut comme par le passé dans l'ombre du poète, lui rendant tous les services qu'elle pouvait. Bientôt les deux fils de Hugo, Charles et François-Victor, vinrent régulièrement chez Juliette comme dans une autre maison de leur père.

Ces dix-neuf années passées dans les îles anglo-normandes furent parmi les plus heureuses de leur liaison. Hugo comptabilisait pourtant de nombreuses aventures, mais la fidèle Juliette restait au centre de ses préoccupations. Le 16 février 1863, elle fêta avec Hugo leurs trente années d'amour. Elle lui

écrivit : « *Ces trente années d'amour ont passé dans ma vie comme un seul jour d'adoration non interrompue* ». Elle assista à la mort d'Adèle, l'épouse, survenue à Bruxelles le 27 août 1868. Juliette n'accepta pas ensuite d'épouser Hugo. En août 1870, ils rentrèrent ensemble à Paris. Juliette, qui était devenue un personnage officiel, anima le beau salon de l'avenue d'Eylau (en 1881 l'avenue d'Eylau sera rebaptisée avenue Victor Hugo).

Mais bientôt, elle tomba malade. Goutteuse et cardiaque, pendant qu'elle vivait de souvenirs, Hugo toujours robuste s'intéressait plus que jamais aux demoiselles de plus en plus jeunes et de moins en moins socialement présentables. Le 23 septembre 1873, sans même laisser un mot d'adieu, elle partit chez sa sœur à Brest. Mais Hugo lui adressa un appel si pathétique qu'elle revint : « *Ma bien-aimée, ma vie, mon âme, reviens ! Comment as-tu pu prendre au sérieux cette lettre d'une fille hystérique ! ... Oh ! Reviens ! Je baise tes pieds... O ma bien-aimée, ô mon ange, mon unique et éternel amour, te perdre c'est mourir, ne me tue pas ! Reviens* ».

Atteinte d'un cancer à l'estomac, elle continua à assister le poète avec une constance héroïque. Le premier janvier 1883, elle envoya à Hugo sa dernière lettre. « *Cher adoré, je ne sais où je serai l'année prochaine à pareille époque, mais je suis heureuse et fière de signer ton certificat de vie pour celle-ci par ce seul mot : je t'aime* ».

C'est en février 1883, que selon Louis Barthou (journaliste et académicien, auteur des "Amours d'un poète : documents inédits sur Victor Hugo", il lui avait offert sa photographie avec, en guise de dédicace, ces mots : « *cinquante ans d'amour, c'est le plus beau mariage* ». Malgré ses infidélités ancillaires, le poète ne cessa donc jamais de l'aimer comme

en témoigne la lettre qu'il lui écrivit pour son dernier anniversaire (11 avril 1883) : *«11 avril, c'est ton anniversaire, jour heureux car tu es née ; jour triste car tu es souffrante. Mais je suis tranquille, car je demande à Dieu de me prendre en même temps que toi ; et j'espère en Dieu. Je t'aime. Entrer dans l'éternité avec toi, c'est là mon espoir...Je t'aime. Je t'adore. Tu es ma vie».*

Elle mourut le 11 mai 1883 et fut ensevelie à Saint-Mandé auprès de sa fille qui l'attendait depuis trente-sept ans.

L'abondante correspondance échangée avec Hugo est d'une incroyable richesse et peut compter parmi les chefs-d'œuvre de la littérature épistolaire féminine. Épistolière talentueuse, Juliette a écrit en cinquante ans plus de vingt mille lettres. La bibliothèque de Fougères en conserve de nombreux exemplaires.

JACKY MORELLE